



© Marjorie Goffart

◀78

◀3

Société (/belgique/societe)

## "On n'est pas là pour se morfondre dans la mort et pleurer entre nous"



(/journaliste/annick-hovine-5adee96ccd70e197611d1d1f)

Annick Hovine

Abonnés

Publié le samedi 02 novembre 2019 à 13h04 - Mis à jour le samedi 02 novembre 2019 à 13h05

Samedi 2 novembre, jour des morts, des chrysanthèmes fleuriront de nombreuses tombes. Dont celles d'enfants décédés bien avant l'heure, avant leurs parents. Comment se remettre debout quand l'impossible, l'impensable se produit ? À l'association "Parents désenfantés", des parents qui ont eux-mêmes été touchés par ce drame se proposent bénévolement pour entourer d'autres pères et mères endeuillés. Formés à l'écoute et à l'animation de groupes, ils participent à une supervision régulière.

L'idée est née en 1981, lorsque deux familles éprouvées par la mort d'un enfant ont ressenti le besoin de trouver, pour elles-mêmes, un lieu de parole, d'écoute, de partage et de solidarité. Dans les mois qui suivent le tragique événement, il peut devenir plus difficile d'avoir quelqu'un à qui parler et de bénéficier d'une écoute en profondeur.

C'est dans cet esprit que l'association - constituée en ASBL en 1997 - organise, depuis plus de 30 ans, des rencontres qui permettent aux parents désenfantés d'échanger dans un climat respectueux et chaleureux.

## **"Pour que mon fils ne disparaisse pas"**

Comme Marie, 50 ans. *"J'ai assez vite consulté un psychologue après la mort de Gatien, un jour après sa naissance. Mon ex-mari n'a jamais réussi à en parler. La chape de silence était tellement insupportable que je me suis enfuie"*, décrit-elle. C'est une période où on met un "s" à deuils : on perd un enfant, mais aussi sa vie d'avant, une partie de ses liens, sans trouver forcément de ressources dans son entourage, poursuit Marie.

Mère de deux autres enfants alors âgés de 5 et 2 ans, elle ne parvient pas à aborder le sujet avec sa propre maman *"pour qui tout ce qui concerne la mort est insupportable"*. Mais la mamie, qui vient tous les mercredis après-midi s'occuper des deux grands, apporte chaque fois quelques fleurs, qu'elle dispose devant la photo de Gatien. *"C'est sa façon de communiquer. Et c'est bien comme ça."*

## **Beaucoup de mamans**

Un an après le décès de son fils, le 1er octobre 2012, Marie s'est tournée vers l'association "Parents désenfantés". *"C'est le seul endroit que j'ai trouvé où je peux être la maman de Gatien, ce que je trouve très touchant, dit-elle. J'ai vraiment besoin de ça pour que mon fils ne disparaisse pas."*

Après avoir participé au groupe de parole pendant trois ans, Marie est devenue bénévole. Les réunions ont lieu un après-midi tous les deux mois. Il y a entre 25 et 35 parents. *"Ce sont des groupes ouverts. Il n'y a pas d'engagement. On peut participer tout de suite après le décès de l'enfant ou des années plus tard. On peut venir une fois de temps en temps ou plus régulièrement",* explique-t-elle.

Il y a beaucoup de mamans et quelques papas. Certains parents reviennent aux réunions à des moments particuliers de leur vie : quand un frère ou une sœur atteint l'âge auquel l'enfant est décédé, à l'occasion d'un mariage ou d'un autre événement que le disparu ne connaîtra jamais, etc.

Les réunions commencent par un geste symbolique : on allume une bougie, on noue un ruban dans un arbre... *"C'est une manière de dire qu'on va vivre cette après-midi en compagnie de notre enfant."*

## **Une période "glaciaire"**

Les groupes de parole sont des moments privilégiés pour se faire de nouveaux liens, dit la bénévole. *"Après la mort d'un enfant, on se sent stérile. On est dans une période glaciaire. Les liens avec l'entourage sont fortement en souffrance. On éprouve des sentiments d'échec et de culpabilité qui font qu'on a tendance à se replier sur soi-même."*

Les rencontres entre parents désenfantés permettent de se raconter et de confier des choses importantes à d'autres. *"On essaie de créer une solidarité."* L'idée, c'est de permettre de reprendre confiance dans la vie, insiste-t-elle.

*"On n'est pas là pour se morfondre dans la mort et pleurer entre nous. Ces réunions remettent dans la vie. C'est enrichissant de se rencontrer à différentes étapes du deuil. On voit qu'on est capable de tendre la main à ceux qui sont toujours dans le tout cru du deuil. Si on se sent utile, on a au moins l'impression qu'une petite fleur pousse dans ce grand champ de ruines. La plupart du temps, on voit le chemin qui reste à faire. Là, on voit celui qu'on a déjà fait. Pour ces parents qui sont encore dans le creux de l'émotion, où le chagrin étouffe tout, c'est sécurisant d'en voir d'autres qui ont avancé."*

---

© Marjorie Goffart

---

## **"Malgré tout, on doit avancer : on n'a pas le choix..."**

Françoise\* a perdu son fils "il y a 2 ans et 7 mois". Elle énonce sans calculer, sans réfléchir, ce temps qui s'est écoulé depuis que Michel\*, 37 ans, a mis fin à ses jours. Il n'a pas laissé de mot, aucune lettre et rien ne laissait penser qu'il attenterait à sa vie. Deux semaines plus tôt, il était en voyage avec ses copains du rugby. Il adorait Clélie\* et Lilas\*, ses deux filles de 8 et 10 ans. Il s'est pendu sur son lieu de travail. Un coup de tête, un coup de folie. *"Ça arrive parfois. On appelle ça un raptus, comme un court-circuit dans la tête. Ça dure une fraction de seconde."*

## **"Tout seul, on ne s'en sort pas"**

La nuit où Michel n'est pas rentré, sa maman a immédiatement senti qu'il s'était passé quelque chose de grave. Tous - sa femme, ses copains... - pensent à un accident de voiture. Ils font le tour des postes de garde. Au moment où elle apprend la terrible nouvelle, Françoise a eu cette réaction : *"Je me suis dit tout de suite : il faut que j'aille bien, pour Clélie et Lilas."* La grand-mère, qui n'a jamais vu un psy de sa vie, se décide à consulter. *"Je voulais beaucoup de réponses, pour mes petites-filles."*

La vie est ainsi faite qu'une semaine après le drame naissait sa troisième petite-fille. Une lueur dans la nuit. *"Tout seul, on ne s'en sort pas. J'ai un entourage extraordinaire. C'est une chance."* Ses amis et sa famille la font tenir debout. *"Ce qui m'aide surtout, c'est de parler avec mon autre fils."*

## **La tête hors de l'eau**

Un an après le suicide de Michel, elle prend contact avec "Parents désenfantés". *"J'ai fait le pas et cela m'a fait directement beaucoup de bien. On peut y ouvrir son cœur sans se dire 'Je vais les embêter en parlant encore de lui'... Là, on a en face de soi des personnes qui ont aussi perdu un enfant et qui vous comprennent sans vous juger. On est sur un pied d'égalité."* La première fois, son mari l'y conduit et l'attend dans la voiture pendant une heure et demie. *"Il ne voulait pas venir avec moi. Il ne vit pas ce décès de la même manière que moi."*

Françoise assiste désormais à toutes les réunions de "Parents désenfantés". *"Au début, j'y allais essentiellement pour moi, parce que j'en avais besoin. Maintenant, j'y retourne parce que je me dis que je peux aider les autres. Il ne s'agit pas de donner des conseils, mais simplement de témoigner. De dire comment j'ai fait et comment je fais encore pour garder la tête hors de l'eau."*

## **Aucune règle**

Il n'y a aucune règle en la matière, constate Françoise. D'autres parents n'y arrivent pas, ou pas encore. Certains restent pétrifiés pendant de longs mois par le suicide de leur enfant. Chacun vit le deuil à son rythme et porte, comme il peut, le sentiment de culpabilité qui touche les parents d'un enfant qui a mis fin à ses jours.

*"Quand on se retrouve entre nous pour évoquer le suicide, on compare forcément les situations : s'il y a eu une lettre avec des explications, des prémices, des signes... Cela nous poursuivra évidemment toute notre vie. Mais il n'y a pas une cause qui produit une conséquence. On n'avance pas si on se dit ça. Parce que, malgré tout, on doit avancer : on n'a pas le choix."*